

Alain Crindouval

Histoire de femmes



Lucette

EXTRAIT

Chapitre 1

Monsieur Pitois de la Glastorbe était un homme important. Malgré ses quarante cinq années, il dirigeait un des groupes producteurs de ciment les plus réputés du pays et peut-être d'Europe. Sur ce point, chaque année cette activité donnait lieu à des discussions et à des contestations qui finalement tournaient à son avantage. Il en était fier et avait reçu en hommage à sa réussite plusieurs décorations prestigieuses. Inutile de dire que ses concurrents, principalement étrangers le respectaient et l'admiraient, peut-être un peu hypocritement dans l'incapacité où ils se trouvaient de rivaliser tant en ce qui concerne la qualité des produits, que pour ce qui regarde les prix de revient et de vente. A plusieurs reprises, il avait réussi à démanteler des ententes et une fois, à faire condamner un ancien de ses amis aux abois par la justice.

Naturellement, autour de lui gravitait tout un aréopage de collaborateurs plus ou moins dociles ou compétents. Mais quels que soient leurs sentiments personnels, leur admiration ou leurs rancœurs, tous se pliaient à l'autorité du président en faisant semblant de s'y soumettre de bonne grâce. Son principal

collaborateur, François Chaminal, grand par la taille, le déchargeait de tous les soucis du quotidien. Son principal défaut était d'être incapable de décider. Mais lorsqu'il était dirigé, c'était un parfait exécutant. Ce jour là, cela tombait bien car monsieur Pitois de la Glastorbe n'avait pas l'esprit à ses affaires. Il ne voulait même pas en entendre parler. C'est ainsi que lorsque le responsable des ressources humaines, Désiré Poitin frappa, il se fit éconduire parce que le patron n'avait pas de temps à lui consacrer. Il lui demanda seulement de régler lui-même ses problèmes.

Il était donc dans son bureau, assis à sa table, le regard perdu qui fixait soit ce tableau représentant une voiture de course en pleine vitesse, soit la baie vitrée à travers laquelle devant les immeubles, il pouvait apercevoir un immense tilleul plein de feuillage. Quelquefois son crâne ovale reposait sur ses mains dans le prolongement de ses deux bras dont les coudes étaient appuyés sur sa table de travail. De temps en temps, il posait la main sur le téléphone, et puis le relâchait. Il était évident que cette attitude assez inhabituelle chez lui traduisait une certaine anxiété. Finalement il posa le doigt sur l'interphone blanc et appela sa secrétaire.

Simone Golapade était une grande femme un peu maigre dont la chevelure brune était tirée en arrière pour former un chignon. Elle avait la spécialité d'être toujours habillée en brun. C'était encore le cas, bien que sa jupe plissée écossaise soit à motifs. Au-dessus de son pull-over foncé apparaissait le col blanc de son chemisier. Malgré sa taille, elle portait des chaussures à talons assez hauts. Peut-être son mari était-il lui

aussi très grand ? Elle entra et se présenta devant le bureau.

– Vous n’avez pas de nouvelles, demanda-t-il en levant la tête ?

– Rien pour le moment.

– C’est quand même bien long.

– Vous croyez.

– Bon merci.

Elle attendit un moment et s’en alla. Tandis qu’elle avait le dos tourné un sourire détendit le sérieux de son visage.

Il n’y tenait plus. Pourtant on lui avait bien précisé qu’il fallait patienter jusqu’à midi. Mais il ne pouvait plus attendre.

Il avait des excuses. En effet, après ses études, il avait dû faire son apprentissage dans l’affaire de son père. Cela avait été une épreuve parce qu’il lui avait fallu s’initier à toutes les spécialités. Son père y tenait parce qu’il pensait que pour bien diriger, il fallait tout connaître. Maintenant il avait bien conscience qu’avec les avancées technologiques, la complication des procédures c’était impossible et qu’il était obligatoire de faire confiance aux collaborateurs. Déjà à l’époque, il le pensait et s’en était ouvert à son père qui était sûr de détenir les vérités. Il s’était donc plié.

Il y passa beaucoup de temps et d’efforts de sorte que le temps de ses loisirs était réduit. Et puis était intervenu brutalement l’accident qui avait emporté son père. Il avait donc été obligé de prendre en main les destinées de l’entreprise et d’affronter les difficultés du quotidien que jusqu’alors il n’avait jamais eu la responsabilité d’assumer. Il y avait passé

du temps, avait eu la sagesse de s'entourer de collaborateurs compétents et finalement avait réussi non seulement à s'imposer, mais encore à affirmer la réussite de l'affaire. Aussi ne s'était-il marié que fort tard avec la fille d'un notaire. Pendant plusieurs années, il désespérait de ne pouvoir avoir d'enfant. Il consulta, pour lui et son épouse. Rien d'anormal ne fut recensé. Mais le résultat était toujours le même. Aussi était-il profondément découragé.

Mais voilà qu'enfin sa femme lui annonça qu'elle était enceinte. Elle, comme lui, en furent extrêmement heureux. Cela, pour une part, renforça son dynamisme et sa soif de réussite. Il fit des investissements, développa de nouvelles technologies qui lui valurent estime et considération de la part de ses confrères. D'un autre côté il prit un soin extrême de la santé de son épouse, contrôlant ses déplacements, évaluant les risques qu'elle prenait, en lui servant de domestique pour les diverses tâches ménagères dont il pensait qu'elle ne pouvait plus les mener étant donné son état. L'un et l'autre exultaient de contentement, de confiance et répandaient autour d'eux cette joie intérieure qui les animait.

Ce matin là, au fur et à mesure que l'attente se prolongeait, il perdit patience et décida d'aller lui-même aux nouvelles. Il revêtit donc son manteau gris à petits chevrons, enfonça son chapeau sur sa tête descendit rapidement par l'ascenseur jusqu'au parking où il entra dans sa peugeot grise. Il démarra brutalement, sortit de même du parking en faisant un petit signe au gardien et se retrouva sur le trottoir où après avoir marqué un temps, il pénétra sur la voie de l'avenue. Il pleuvait. Les petits pavés brillaient et la

circulation lente à cause des encombrements, était ponctuée par les fréquents feux rouges. Malgré son anxiété il fut obligé de se plier aux ralentissements et aux arrêts pour arriver finalement à la clinique. Avec du mal, il réussit à trouver une place à l'extérieur car les places dans le parking intérieur étaient réservées au corps médical et sans doute à quelques privilégiés. Il arriva finalement à la loge où une jeune femme brune et vêtue d'une blouse blanche le renseigna après quoi, pour aller plus vite, il emprunta l'escalier et le couloir jusqu'à la chambre indiquée.

Il frappa et entra. Sa femme sur son lit d'hôpital l'accueillit avec le sourire, de même que sa belle-mère assise sur la chaise à côté du lit. Une sorte d'entente particulière semblait régner entre les deux femmes de sorte qu'il eut l'impression d'être un peu un intrus dans cette atmosphère d'après aparté. Sa femme, Félicie Pitois de la Glastorbe reposait donc sur son lit. Son visage pâle, sans maquillage accusait la fatigue. Ses cheveux blonds des deux côtés de son visage descendaient jusqu'aux épaules. Son sourire s'estompa. Un moment, elle ferma les yeux, comme si elle aspirait à se reposer.

— Ce n'est pas encore pour tout de suite, dit-elle avant de retomber dans un demi-sommeil.

Madame de Gricourt, jugea bon de sortir. C'était une femme menue, aux cheveux gris bien arrangés sur une petite tête qui lui donnait l'aspect d'une souris, dont le visage poudré et fardé était relevé par deux petits yeux noirs. Elle était vêtue d'un tailleur gris adapté à sa petite taille et si bien ajusté et coupé qu'on pouvait supposer qu'il avait été fait sur mesure. Une fois qu'elle eut revêtu un petit manteau noir et

fermé la porte derrière elle, François Pitois de la Glastorbe, un peu embarrassé de lui-même, tenta quelques mots auxquels son épouse répondit par des onomatopées. Visiblement, elle était fatiguée et souhaitait rester seule. Il prit donc le parti de la laisser et sortit jusqu'au rez-de-chaussée où il pénétra dans une petite salle d'attente aux murs blanc cassé, garni de sièges de plastique rouge.

Il y retrouva madame de Gricourt qui, elle aussi, avait décidé de rester quel que soit le temps nécessaire. Après avoir échangé des propos banals sur l'état de la future accouchée, sur le temps d'attente, sur le sans-gêne des praticiens, ils restèrent un moment silencieux, chacun de leur côté. Elle ouvrit une revue à images dont elle tourna les pages sans lire le texte. Lui, prit finalement le parti de sortir, se rendit jusqu'à un bureau d'accueil et demanda à dire un mot au médecin. La jeune fille en blouse blanche dont une longue tresse de cheveux châtain foncé se balançait à chaque mouvement de sa tête, fit de gros efforts téléphoniques. Il put après bien des discussions obtenir satisfaction. Il lui fut simplement demandé d'attendre devant le bureau.

Sa préoccupation venait du fait que les derniers mois du temps de grossesse avaient été pénibles et difficiles. Il avait fallu que son épouse reste allongée et qu'elle ne fasse aucun effort. La nuit dernière, il avait jugé plus prudent de la conduire dans cette petite clinique dont il savait qu'elle était réputée même si elle ne disposait pas de tous les matériels d'intervention qu'on peut trouver à l'hôpital. C'était sans doute trop tôt et malgré toutes les alertes des jours précédents, le corps médical avait jusqu'à présent décidé qu'il fallait

attendre. Au bout d'un petit quart d'heure, un homme assez corpulent, aux cheveux gris blanc, taillés en brosse, vêtu de la traditionnelle blouse blanche, fit semblant de chercher documents ou radios. Ses yeux ne cessaient leur mouvement derrière ses lunettes à fine monture. La jeune fille occupée à son bureau à classer des dossiers lui indiqua monsieur Pitois de la Glastorbe qui fit quelques pas vers lui.

– Bonjour docteur, je souhaiterais avoir des nouvelles de l'état de mon épouse et du temps que vous pensez nécessaire avant l'accouchement ?

– Je crois que vous vous êtes fait du souci un peu tôt, bien que nous soyons dans les temps. Tout a l'air de se présenter correctement. Je préfère ne pas intervenir tout de suite. Mais si rien ne se passe pendant l'après midi, je ferai le nécessaire en fin de journée pour accélérer les choses. Mais n'ayez aucune crainte tout va très bien.

Il s'en alla avec un sourire tandis que monsieur Pitois de la Glastorbe retourna dans la salle d'attente où il informa sa belle-mère des nouvelles et lui proposa de l'emmener déjeuner parce qu'à son avis rien ne se passerait avant l'après midi. Ils sortirent donc ensemble, et après avoir parcouru quelques centaines de mètres de boulevard, ils avisèrent un restaurant où ils se rendirent. Il n'y avait encore personne. Le garçon qui les accueillit les dirigea vers le fond de la salle et leur proposa une table à deux places l'une en face de l'autre où après s'être débarrassés de leurs vêtements auprès du garçon, ils s'assirent.

La salle était assez grande dans un décor de tentures rouges, garnies entre les fenêtres de tableaux de peintres sans doute locaux qui représentaient des

paysages ou des lieux-dits, dont la qualité et la facture pouvaient sembler médiocres. Des tables de toutes tailles et formes étaient disposées, les couverts dressés, attendant les clients. L'impression était tout de même du vide. Il faut dire qu'il était peut-être un peu tôt.

Madame de Gricourt commanda un repas léger, fait de poisson et de haricots verts. Quant à son gendre, il préféra la viande de bœuf et les pommes de terre. Ni l'un ni l'autre ne prit de dessert mais le repas se termina par un café. François était anxieux. L'âge de sa femme, le fait qu'elle soit primipare, les nombreux ennuis de sa grossesse, faisaient qu'il éprouvait, malgré les paroles rassurantes du médecin, une certaine appréhension. Madame de Gricourt s'essayait à le reconforter en lui racontant l'expérience de la naissance de sa fille, avec de la même façon, les attentes, les angoisses de son époux et enfin le soulagement. Peut-être n'était-elle, elle-même pas rassurée en l'occurrence parce que, si tout s'était bien passé pour elle, il faut reconnaître qu'elle était beaucoup plus jeune. En tout cas elle n'en laissait rien paraître pour ménager son gendre.

Le repas terminé, ils ne s'attardèrent pas. Bien qu'ils sachent qu'il leur faudrait être patients, ils avaient hâte de retourner à la clinique pour ne pas manquer cette naissance. Malgré leurs manteaux, ils eurent l'impression que le temps s'était refroidi. Peut-être était-ce une conséquence du moment de détente qu'ils venaient de passer ? Aussi rentrèrent-ils rapidement pour se retrouver au premier étage à la chambre dix-sept où ils frappèrent avant d'entrer. Il revirent la future maman toujours étendue dans son

lit. Elle avait déjeuné et avait l'impression d'avoir ressenti les prémices de l'accouchement. Le personnel médical l'avait détrompée. Le moment n'était pas encore arrivé. Madame de Gricourt reprit donc sa chaise et sa faction auprès de sa fille où, bien qu'elle reste silencieuse, elle savait comme sa présence était rassurante pour elle.

Quant à son époux, il ne savait quoi faire de lui-même et tournait dans la chambre jusqu'à en être importun. Finalement, il prit le parti sage de descendre et de patienter dans la salle d'attente. Au moins il garderait sa nervosité pour lui seul. De temps en temps, il sortait pour écouter. Quelquefois il montait jusque dans le couloir de l'étage pour guetter et puis redescendait pour reprendre sa place. Ainsi, son manège inutile se répéta pendant plusieurs heures. Enfin lassé, il prit une revue et essaya de lire. Impossible. Ses idées n'arrivaient pas à se fixer. Alors détachant son regard, il se pencha en arrière et fermant les yeux, crut un moment qu'il allait somnoler.

Tandis qu'il était dans ces dispositions, il fut brutalement interrompu par l'irruption d'une infirmière. Il se leva. Son visage était blême. Il s'attendait au pire. Qu'était-il arrivé ? Mais non tout s'était bien passé. Il était le père d'une petite fille. L'enfant comme la mère était en bonne santé. Soulagé, il s'apprêtait à monter. L'infirmière l'en dissuada et lui demanda d'attendre une dizaine de minute que son épouse soit rentrée de la salle de travail. Alors il pourrait voir sa fille. Une immense satisfaction et un immense soulagement l'assaillit après toutes ces difficultés que son ménage avait traversées pour essayer d'avoir un enfant. Enfin

c'était fait. Il était père. Il regarda sa montre pour ne pas laisser passer les dix minutes, arpenta plusieurs fois la salle d'attente dans tous les sens et le moment venu, monta et se rendit dans la chambre.

Quand il entra, il fut accueilli par un sourire de sa femme le visage marqué par l'épreuve, mais souriante et visiblement heureuse. Madame de Gricourt lui donna quelques détails et sur l'accouchement lui-même et sur l'enfant, qui était une petite fille dont on lui précisa que le poil était blond et que ses yeux semblaient bleus. A côté du lit de sa femme se trouvait un petit berceau, au sommet duquel, on apercevait, partiellement cachée par un petit bonnet, une petite tête rouge, au visage fripé, esquissant de temps à autre une grimace. La petite fille qui ne ressemblait encore à rien, dormait profondément. Il éprouva une très grande joie et fierté de cette naissance si longtemps désirée, sentiment qui s'accordait avec celui des deux femmes.

Alors se posa la question du nom sous lequel il allait devoir déclarer cette naissance. Sa femme souhaitait que cette petite fille porte le nom de sa grand-mère maternelle, à savoir Lucette. Il fut décidé d'y adjoindre les prénoms de Fernande et Pauline en souvenir de parents décédés. C'est ainsi que cet enfant fut déclaré né sous le nom de Lucette, Fernande, Pauline, Pitois de la Glastorbe.

Après être resté quelques heures, il quitta la clinique, laissant aux deux femmes et au personnel habilité le soin de contrôler les allaitements et l'évolution du poids. Il repasserait le lendemain afin de savoir quand son épouse et sa fille pourraient rejoindre la maison. Avant de partir pourtant, il recommanda le repos à sa femme et demanda à

madame de Gricourt de dissuader les premiers jours les visiteurs qui resteraient trop longtemps. Tout s'était donc bien passé et c'est en souriant inconsciemment qu'il reprit sa voiture pour repasser au bureau avant de rentrer chez lui.

Il retrouva avec plaisir son salon avec ses tapis, ses canapés rouge foncé, sur l'un desquels ils prit place après s'être servi un verre de porto. Installé près du téléphone, il décrocha pour commencer à annoncer la nouvelle de la naissance à la famille. Cela lui prit toute la soirée. Quand il pensa en avoir fini, la nuit était tombée derrière la grande baie vitrée et à l'autre bout de la pièce il remarqua le couvert qui avait été disposé pour son repas du soir que la femme de ménage Caroline Depelov, une étrangère, travailleuse et serviable avait préparé et mis au chaud dans la cuisine. Il s'installa donc. En même temps qu'il mangeait, il repensait aux émotions de la journée et pris tout d'un coup par une fatigue qui le submergea et qui en était sans doute le contre-coup, il laissa son repas et monta jusqu'à sa chambre au premier étage.

Les journées qui suivirent furent agitées. Il lui fallut d'abord continuer d'assurer la gestion de l'entreprise. Heureusement, dans cette spécialité, les chantiers duraient un certain temps. Il n'empêche qu'il y avait des concurrents et qu'il était nécessaire en bonne gestion de suivre les affaires et de prévoir l'évolution future. Aussi, n'ayant pas confiance dans les capacités de dynamisme du Directeur Général, François Chauminal, il était obligé de suivre les opérations avec son responsable de la production, Gilles Frémitol et le directeur financier Gaston de Clavicourt. Cela lui prenait beaucoup de temps, mais

François Chauminal, pourtant si dévoué et si consciencieux s'était révélé à l'usage, complètement incapable de prendre la moindre décision quand un problème se posait.

Il lui fallut aussi préparer le retour de sa femme et de sa fille qui s'effectua sans encombre. La petite coucherait dans un premier temps près de ses parents de façon à ce qu'ils puissent guetter le moindre de ses hoquets ou souffle irrégulier dans sa respiration. Il n'empêche que ces débuts furent pénibles car sa femme reprise par les servitudes de la maison, était fatiguée, d'autant plus qu'elle avait mis un point d'honneur à assurer l'allaitement. Heureusement madame de Gricourt fut de secours. Elle resta aussi longtemps que sa fille le jugea nécessaire. Alors naturellement, il n'avait pas le sentiment d'être chez lui et aspirait à pouvoir enfin retrouver l'intimité de son ménage.

La petite fille avait gardé ses cheveux blonds et ses yeux bleus. Elle commençait des sourires. Son caractère s'était affirmé et il lui arrivait quand son allaitement n'allait pas au rythme qu'elle souhaitait ou bien lorsque pour telle ou telle raison, elle était obligée de patienter, de faire des colères mémorables qui inquiétaient ses parents tant son visage devenait cramoisi. Elle semblait être enfermée dans un état de crise dont elle n'arrivait pas à sortir et qui finalement s'atténuait avec des soubresauts, des hoquets et des sanglots. Le pire était que ses temps de nuits et de jours n'étaient pas bien organisés et qu'il lui arrivait de pleurer pendant des nuits entières alors qu'elle s'effondrait de sommeil pendant la journée. Ainsi les parents étaient souvent fatigués d'avoir à souffrir ces

inconvenients. En particulier François Pitois de la Glastorbe manifestait quelquefois vis-à-vis de ses collaborateurs une nervosité qui le desservait.

Avec le temps, ces irrégularités s'apaisèrent et la petite fille grandit. Ses cheveux blonds foncèrent et le bleu de ses yeux disparut pour faire place au brun clair. Il n'empêche qu'elle était très mignonne et qu'elle faisait l'admiration des adultes qui avaient l'occasion de la rencontrer. Les parents d'ailleurs en étaient très fiers. D'un côté comme de l'autre, les grands-parents souhaitaient pouvoir en suivre l'évolution, ce qui donnait lieu à des discussions et à des négociations. Les années se succédèrent avec les maladies inévitables et les inconvenients de la première enfance qui suivant leur caractère de gravité, plongeaient les parents dans l'inquiétude, donnaient lieu à des visites chez les praticiens de toutes spécialités et bouleversaient les grands-parents. En fait jusqu'à présent, il ne s'agissait que d'incidents. La santé de Lucette était d'une manière générale excellente et elle promettait de devenir une personne de grande taille, selon les dires du médecin traitant.

Par contre le caractère de la demoiselle s'affermait. La moindre contrariété donnait lieu à des colères violentes impossibles à calmer. Il n'y avait pas d'autre solution que de céder sinon les cris et les pleurs pouvaient durer des heures jusqu'à ce qu'enfin la fatigue et l'épuisement lui en retire la force. Il faut dire qu'elle était tellement adulée par ses parents attentifs à tous ses caprices et par ses grands-parents qui se disputaient le plaisir de lui faire des cadeaux ou de satisfaire la moindre de ses volontés, qu'elle en usait largement et qu'elle concevait mal qu'on puisse

lui refuser quelque chose. Malgré tout chacun des membres de la famille, croyant mieux faire que les autres ne manquait pas de critiquer la manière dont l'enfant était élevée, ce qui créait un malaise dont elle était consciente et dont elle jouait.

L'époque de la scolarité arriva. Déjà lors des premières années, elle faisait preuve vis-à-vis des autres enfants d'autorité, au point qu'elle réussissait à les faire plier à sa volonté. Quand elle fut confrontée à l'apprentissage, ses progrès furent fulgurants. Elle étonnait tout le monde par sa mémoire, ses capacités à réfléchir et son intelligence. Cela lui donna un ascendant certain sur ses camarades qui la consultaient, se trouvaient honorés de pouvoir la compter parmi leurs amis et d'être conviés aux anniversaires. Mais si elle acceptait les cadeaux et les marques de déférences, elle ne s'attachait à aucun de sorte que ceux qui étaient enclins à gagner sa sympathie en étaient pour leur frais et restaient déçus. Inutile de dire que ses parents éprouvaient une grande fierté lorsqu'ils consultaient les carnets de correspondance. Les félicitations qu'elle recevait ne contribuaient pas à la rendre plus humble.

Et puis elle devint une grande jeune fille. Son physique s'était affiné. Elle portait de longs cheveux devenus châains. Son teint rosé et frais comme celui d'une poupée de cire, le sérieux que conféraient les traits de son visage, l'élégance et le prix des vêtements et des chaussures qu'elle portait et qui contrastaient souvent avec ce que ses compagnes pouvaient s'offrir, lui donnaient un certain attrait qui s'ajoutait à celui de ses capacités intellectuelles et de ses résultats scolaires. Elle était d'ailleurs toujours aussi brillante. Certains

prétendaient qu'elle était surdouée. En tout cas, elle put sauter une des classes du début du secondaire, sans perdre de son brio et sans que cela altère ses résultats. Grâce à l'ascendant qu'elle avait sur les autres, elle fut élue chef de classe. Ce poste qu'elle occupait chaque année lui devint permanent et personne ne se serait risqué à le lui contester.

Le fait d'être enfant unique, d'avoir bénéficié de toutes les complaisances de ses parents, d'être née dans une famille dont le statut social était confortable et aussi d'avoir reçu du ciel des dons et des capacités particulières ne l'inclinait ni à accorder beaucoup de considération aux autres, ni à faire preuve à leur égard de compréhension ou d'indulgence. Elle était devenue une personne consciente de sa valeur, croyant avoir toujours raison et généralement égoïste. Cela se traduisait d'abord par son attitude vis-à-vis de ses parents. Elle affichait un certain mépris pour sa mère dont les avis et les activités étaient subordonnés à ce que pensait son époux. Elle la trouvait sans caractère. Souvent elle essayait de lui dicter la conduite qu'elle devrait tenir. Quelquefois sa mère pour lui être agréable, la suivait. Mais quoiqu'elle fasse, sa fille supportait mal son caractère passif, son manque de dynamisme et de personnalité et ne manquait jamais une occasion de le faire savoir. Naturellement Félicie en souffrait mais sans s'extérioriser. Souvent elle faisait comme si elle donnait à croire que sa fille avait raison, même si à part elle, elle pensait le contraire, ce qui ne contribuait en aucune façon à améliorer leurs rapports.

Ce qui fit le plus de peine à madame Pitois de la Glastorbe fut la manière dont elle se conduisit vis-à-vis

de sa mère. Avec l'âge madame de Gricourt perdit un peu la tête. Sa mémoire devenait défaillante. Son état général s'altéra vite et dans ses moments de conscience, elle réclamait sa petite fille à laquelle elle avait donné tous ses soins depuis sa naissance jusqu'à ce qu'elle s'éloigne d'elle au début de son adolescence pour des raisons inexplicables. Plusieurs fois sa mère lui avait demandé de lui faire une visite. D'une manière incompréhensible, bien que Lucette ne réponde rien à ces requêtes, jamais elle ne fit le moindre effort à cet égard. L'aggravation de l'état de santé de sa grand-mère ne changea rien à son attitude. Elle continua de l'ignorer. A nouveau et à plusieurs reprises sa mère qui ne comprenait pas cette désaffection, insista et se risqua même à demander les raisons de ces réticences qu'elle lui pria d'oublier étant donné les circonstances. Le résultat ne fut pas meilleur. Jamais Lucette ne marqua le moindre intérêt pour sa grand-mère. Aux questionnements de madame de Gricourt, Félicie ne savait quoi répondre, mais à part elle, elle en éprouvait une tristesse qui aggravait pour elle la difficulté qu'elle avait à vivre les moments difficiles de la fin d'existence de sa mère.

Son époux François ne comprenait rien non plus. Lorsqu'elle s'ouvrit à lui des difficultés qu'elle avait à échanger avec sa fille, il en fut d'abord outré et promit de lui parler. A l'occasion d'un après repas, tandis que sa fille s'apprêtait à repartir et que sa femme était occupée dans le fond de la salle à manger, à ranger les restes, il lui en toucha un mot avec une modération contenue qui lui demanda un effort étant donné son caractère autoritaire, plus accoutumé à répondre à des requêtes qu'à en formuler. Celle-ci ne répondit pas et pour couper